Sociolinguistique diachronique romane

Michel Banniard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1303>

DOI : 10.4000/ashp.1303

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 158-163

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1303> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1303>

SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Genèse des langues romanes : état actuel de la chronologie du changement.* — II. *Classement de documents selon les niveaux de langue (chartes des VIII^e-XI^e s.).* — III. *Tropes latines et trobar d'oc : préludes et interférences.*

En raison des différentes délocalisations de l'École, le séminaire n'a commencé qu'au début de décembre, 2010 pour se terminer par une dernière séance commune avec celui de dialectologie romane, tenu sur une journée, le vendredi 24 juin 2011. Comme d'habitude, il a été organisé suivant la thématique annoncée, mais en favorisant des séquences en continu successives autour de sujets proposés.

Le séminaire a réabordé la genèse de la versification médiévale, tant latine que romane, occasion de revenir sur plusieurs notions cardinales de cette histoire : celle de « frontière de vers » ; celle d'« unité de base » ; celle de « produit reconnu ». Cette ligne d'analyse a conduit à se concentrer sur les contours des *patterns* oraux qui président à la restructuration du vers, du latin classique au latin tardif et médiéval, en s'attardant en particulier sur l'existence de « schémas de clôture » de l'hexamètre dactylique, qui portent en eux le prototype des solutions de bornage apparus ensuite en vers rythmique : l'évolution de la versification rejoint alors le modèle en prototypes déjà proposé pour le changement langagier, notamment en morphologie et en syntaxe (présence de prototypes initiaux dans le diasystème, attestés sous forme de fluctuations au cœur même des textes littéraires). Il permet de déceler des continuités, en dépit des apparences de ruptures radicales. La notion d'« unité » de base contribue à cette perspective, dans la mesure où le système phonologique du latin parlé tardif et du latin parlé classique ont gardé pendant longtemps une certaine porosité réciproque (comme leurs diasystèmes morphologiques). Précisément, s'appuyant sur des travaux anciens (M. Durand) ou récents (W. S. Allen, J. Klausenburger, C. Touratier), le directeur a remis en perspective les concepts d'« oppositions quantitatives » et « qualitatives » en réinterrogeant ce que signifie exactement ce paramètre en domaines latin/roman. Cela a conduit à des modèles techniques où il a été rappelé : 1) que la perception des longueurs vocaliques n'est pas une affaire de chronomètre (les facteurs de perception dépendent en premier lieu de phénomènes de tension, de hauteur, de modalités d'arrêt) ; 2) que l'équivalence [1 syllabe longue = 2 syllabes brèves] est un artefact culturel (comment une syllabe fermée longue, même avec un noyau vocalique bref, pourrait-elle strictement équivaloir à une syllabe ouverte longue bâtie autour d'un noyau vocalique long ?, etc.) ; 3) que l'oreille des latinophones de l'Antiquité tardive n'est pas sourde aux variations de longueur (et ce contrairement à ce qu'une lecture préorientée et peu respectueuse du dit réel des *testimonia* d'Augustin), ni d'ailleurs, à un degré évidemment moindre, celle des romanophones (comme le démontrent les

travaux de M. Rossi). La clef est dans le fait que quoiqu'effectivement les voyelles accentuées se soient allongées (effet mécanique du renforcement de l'accent lexical), la perception des longueurs n'a pas disparu (la chaîne des alternances mute, l'alternance reste).

Ces considérations austères ont préparé le retour à un terrain moins technique avec la recherche des chaînons manquants entre la poésie latine (quantitative ou rythmique) et la poésie romane, spécialement le *trobar*. En premier lieu, on a rappelé que là, comme en linguistique diachronique portant sur des changements de type accomplis sur une longue durée, il s'agit de combiner les éléments d'une réalité double et contradictoire, la continuité et la discontinuité. On a rapidement rappelé les caractères de la poésie du *trobar* à ses débuts : elle fait surgir un genre neuf (en grande partie) sous une forme elle inouïe (c'est là qu'est le plus grand changement). Ce dernier trait a servi de fil conducteur pour corréliser ce surgissement à celui antérieur d'un chant religieux neuf aux IX^e-X^e siècles, les *tropes* et les *séquences*. Ces dernières instaurent une discontinuité forte, même avec les formes pourtant elles-mêmes innovantes de la poésie rythmique, la chronologie de cet épanouissement étant précisée avec l'appui des ouvrages de référence (D. Norberg, M. Huglo, Ph. Bernard, C. Vogel, S. Rankin...). On sait assez clairement aujourd'hui que le chant dit « vieux romain » (V^e-VIII^e s.), réformé, est entré en concurrence en Gaule carolingienne avec le chant dit « gallican » (VI^e-VIII^e s.), qu'il a supplanté, certes, mais aussi intégré pour aboutir à la création du « chant néo-romain » (IX^e-XII^e s.). Cette évolution n'a pas été évidemment linéaire. À la tentative d'unification carolingienne : lissage musical (introduction à Metz par Chrodegang au VIII^e s. de la *cantilena romana*), mise au pas liturgique, unification de l'écriture (minuscule caroline), etc., tous processus officiels bien connus, la réalité tant ecclésiale que laïque, a opposé des échappatoires. La résistance à différents niveaux (pratiques et légaux) de la *lingua romana rustica* et l'invention des tropes en ont constitué les faits saillants, venant remettre en cause l'échelle officielle des valeurs. D'importants travaux ont souligné en ce sens que vers l'an 1000 « des chantres agissant individuellement composèrent de nouveaux poèmes pour la communauté qu'ils servaient. Ainsi apparurent... de vastes répertoires de tropes enracinés localement et distincts selon les régions (S. Rankin) ».

Le séminaire s'est alors penché sur une série de *testimonia* qui ouvrent un accès direct à cette agitation créatrice, à ses conflits et à ses enjeux, puisés dans les œuvres d'Agobard de Lyon (éd. *PL*, t. 104 et Van Acker, *CCCM*, t. 52) et d'Amalaire de Metz (éd. *PL*, t. 105 et J. M. Hanssens). Une longue et dure querelle les a opposés autour précisément de ce qui, pour Agobard, était une faute grave, la modification du texte biblique, assumée allègrement par Amalaire pour créer ces fameuses séquences. Agobard s'est ainsi montré sous un double visage : rationnel et calme dans les cas d'affaires qui n'éveillaient pas son ire (son angoisse ?) : faire annuler l'application de la loi dite « Gombette » à Lyon ; se moquer des *tempestarii* prétendument manipulateurs de la météorologie ; admonester les *percussores* (eux, censés capables de provoquer des crises d'épilepsie...). Ce rationalisme se gâte un peu lorsqu'il s'agit de défendre les fils révoltés au nom de l'honneur du père (prétendument cocufié par Judith...). Les notes de Baluze contribuent bien à montrer le moment où Agobard s'engage dans un délire.

C'est en ce sens sans doute qu'il faut prendre les attaques incendiaires qu'il a lancées contre son « rival » dans une série d'écrits à la fois techniques et hauts en couleurs : *De divina psalmodia*, PL, t. 104, col. 325-330 ; *Liber de correctione antiphonarii*, col. 329-340 ; *Liber adversus Amalarium*, col. 339-350 (l'édition Van Acker n'offre qu'un minimum de variantes peu significatives). L'exploitation de ce dossier dépasse les limites d'un CR de séminaire. Agobard fulmine contre trois dérives : 1) toucher à l'ordre des mots du texte sacré pour satisfaire le désir d'un auteur ; 2) falsifier de ce fait les leçons théologiques et s'engager dans l'hérésie ; 3) offrir au « public » une jouissance excessive nourrie sur l'exaltation de la forme orale (la voix).

Quod summo opere ubique cauendum est, ne diuinorum uerborum ordo mutetur et de Scripturae ueritatis labyrinthus texatur erroris [col. 331C] ; *Nullus autem responsoria, aut antiphonas, quae solent aliqui composito sono pro suo libitu, non ex canonica Scriptura assumpta, canere in congregatione ista uel meditari uel dicere...* [col. 337C] ; *Videlicet, dum et uanissimorum hominum praesumptio, qui non solum inepta et superflua, sed etiam profana et haeretica in Ecclesiis decantare audent, funditus excluditur...* [col. 337D] ; *Contra haec uerba Amalarii confusa et turbulentos sensus respondendum est, quod nec Pelagius nec Coelestius ausi sunt tam irreuerenter suam haeresim praedicare...* [col. 346C].

Bien entendu, Amalaire défend un point de vue strictement opposé. Son *Liber antiphonarius* étant malheureusement perdu, nous ne pouvons que nous borner à ses déclarations. Ses choix sont radicalement contraires à ceux de l'irascible Wisigoth, comme le dévoile en condensé ses prises de position enthousiastes :

Versus alleluia tangit cantorem interius... Haec iubilatio, quam cantores sequentiam uocant, illum statum ad mentem nostram ducit, quando non erit necessaria locutio uerborum, sed sola cogitatione mens menti monstrat quod retinet in se... [éd. Hanssens, t. 2, p. 304].

Qu'est-ce qui est donc en cours de conquête ?

- Le droit à la jouissance musicale et spécialement orale ;
- la primauté du sentiment sur les mots ;
- l'ouverture à l'innovation même au sein de la liturgie ;
- la primauté de la pitié affective intérieure sur le formalisme traditionnel.
- par voie de conséquence, un changement de paramètres sur l'acrolecte littéraire.

Interprété par Agobard comme une « déviation et une corruption » de l'échelle traditionnelle des valeurs littéraires, ces innovations se lisent inversement comme une voie ouverte vers une autre échelle des valeurs, bref comme une révolution mentale. La lecture de quelques textes anciens a permis de mesurer la réalité formelle de ces intrusions et décalages verbaux dans le texte traditionnel.

Dans ces conditions, l'émergence de la poésie du *trobar* s'inscrit dans cette dynamique irrédentiste. Et le choix même du lexème latin *tropare* pour désigner (évidemment en graphie romane) la nouvelle poésie signe à la fois la rencontre entre un chant créé aux marges de l'institution ecclésiale et une littérature qui la détourne à son profit sous l'effet et au bénéfice des nouvelles élites féodales.

La distinction entre domaine « latin » et domaine « roman » s'en trouve très relativisée, selon une reconfiguration des domaines qui avait déjà conduit non pas à effacer

l'opposition « latin » / « roman » pour les VIII^e-IX^e siècles, mais à écarter une terminologie dualiste, pour les répartir les zones langagières autrement en niveaux de langue, faisant une place à une langue des élites en latinophonie intermédiaire. La suite de ce thème reprendra la question du statut du *trobar* sur l'échelle des valeurs culturelles des *litterati*, question abordée le 24 juin 2011.

Quelques séances ont été consacrées à un atelier sur la langue des premières branches de ce qui sera nommé le *Liber pontificalis*, objet d'un travail de recherche de J. M. Andrea, doctorant à Rome : une introduction à la question (compliquée) des auteurs, des buts, et de la tradition manuscrite de ces documents, éclairée par une bibliographie évidemment dispersée (mais on a été heureux de s'appuyer sur l'exceptionnelle communication de P. Toubert, *Scrinium et palatium*, paru dans la *Settimana* 48), a été suivie d'une lecture de différents textes, *Epitome Felicianae*, *Epitome Cononiana*, *Liber pontificalis*, mis en parallèle, notices consacrées au pape Hormisdas, avant d'ouvrir le *Fragmentum laurentianum*, consacré au pape Symmaque. L'analyse linguistique a conduit à distinguer effectivement des niveaux de langue différents entre le *Fragment* d'une part et les trois autres documents d'autre part. Le premier, offre une langue relativement complexe, des traits de latin tardif familier, un ensemble de niveau stylistique convenable (comme celui d'une bonne *Vita mérovingienne*) ; les trois autres relèvent plutôt d'un style annalistique, assez pauvre, avec de nombreux traits du latin tardif et aussi des fluctuations graphiques qui placent ce latin au même niveau que son contemporain mérovingien, le *liber pontificalis* lui-même en portant de nombreuses traces. Nous attendons l'achèvement des travaux du chercheur pour en savoir plus long.

Ponctuellement ont été présentées des publications ayant un rapport direct ou indirect avec la sociolinguistique diachronique. Il a paru nécessaire de s'attarder un peu sur une publication récente qui met en jeu (mais il faut y prendre garde) l'objet même de la sociolinguistique, occasion de prendre des positions épistémologiques.

Langues mirages et langues masquées. — Des dernières discussions en séminaire de l'EPHE (Paris), en séminaire du Framespa (Toulouse) et colloques (Pau et Fanjeaux), il est ressorti la nécessité de répéter l'idée générale que même la linguistique et l'histoire n'échappent pas par nature à des effets déformants qui font que certaines « langues » s'avèrent n'être que des mirages, alors que d'autres souffrent d'être masquées. Ce fait est associé à un double mécanisme inversé : les unes (imaginaires) ont un nom qui font croire à leur existence, les autres (réelles) en sont dépourvus, ou ont un nom contesté, ce qui entraîne le déni de cette même existence. Le premier cas de langue-mirage, est bien connu, il s'agit du « latin vulgaire », qui ne doit son existence qu'à son nom. Un autre exemple récent et frappant a été fourni par le livre :

J. Dakhli, *Lingua franca, Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Aix-en-Provence, 2008 (Actes Sud), 591 pages. En effet, le sous-titre de l'ouvrage annonce en termes clairs l'« Histoire d'une langue ». Le problème est que les 500 pages du livre donnent bien à lire une histoire, mais certainement pas d'une langue. En effet, l'objet d'enquête ainsi désigné n'est pas une langue, même pas un pidgin (*a fortiori* un créole). Le livre lui-même donne une documentation abondante dont une analyse linguistique sérieuse impose de proposer les conclusions suivantes.

Définition : *La lingua franca est un code de communication limité métastable et évanescent.*

- 1 – Structures morphosyntaxiques squelettiques. Types figés.
- 2 – Impossibilité de variation diastatique et diaphasique. Pas de niveaux. Niveau par défaut.
- 3 – Appropriation EXCLUSIVE comme code supplémentaire par les locuteurs. Pas de locuteur ne parlant QUE la lingua franca.
- 4 – N'est le propre de ce fait d'aucune communauté de locuteurs. Est généré sans arrêt aux marges inter-ethniques. Pas de support stable : CODE METASTABLE.
- 5 – Pas d'apprentissage comme langue maternelle. Pas d'enfants *linguafrancophones*.
- 6 – Évolution accumulative diachronique impossible (ne donne pas un pidgin, puis un créole).
- 7 – Dépendance totale des situations externes instables : FRANGES ÉVANESCENTES (apparitions et disparitions faciles et rapides).

Le livre offre bien d'autres étrangetés : parler du latin comme d'une *lingua franca* européenne ! Affirmer (mais c'est tendance) que le français est un créole du latin. Suggérer que l'occitan (provençal) est un patois. Affirmer que le français d'Algérie se créolise au XIX^e siècle... Toute la difficulté vient de ce que l'auteur refuse en fait de s'interroger sur la fonction du nom : la commodité de la dénomination par *lingua franca*, elle-même grosse d'illusions d'optique, a suffi à créer ce mirage.

C'est l'occasion de revenir un instant sur le problème inverse : une langue qui a du mal à trouver son Histoire, parce que les enjeux idéologiques la condamnent souvent à être présentée masquée. La langue parlée à partir du VIII^e siècle sur l'ancien espace latinophone de la Gaule est clairement de type d'Oïl au Nord, de type d'Oc au Sud (laissons de côté la question du francoprovençal). Mais personne ne voit d'inconvénient à parler de « l'histoire de la langue française » pour le Nord d'Oïl, alors que bien des grincements s'élèvent pour parler de « l'histoire de la langue occitane » pour le Sud d'Oc. Or, la situation langagière est exactement la même, disons au X^e siècle : une marée de dialectes d'oïl, parfois très différents les uns des autres au Nord ; exactement la même chose au Sud. C'est par commodité que ces dialectes d'oïl sont nommés « français » (et linguistiquement, c'est exact). Qu'est-ce qui empêche donc d'appeler « occitans » l'ensemble des dialectes d'oc ? Qu'il s'agirait d'un anachronisme ? Mais c'est un droit scientifique de nommer des faits passés avec notre savoir moderne. Sinon, pourquoi faire de l'histoire ? Il suffirait de recopier les sources ! En fait le terme de « français » est intégré la plupart du temps pour des raisons non pas linguistiques, mais idéologiques : on parle de « français » dès le X^e siècle, parce qu'on *est* « français » (c'est l'implication immédiate). Et à ce compte on ne pouvait pas parler occitan, puisqu'il était exclu d'*être* « occitan » (c'est l'implication évidente). Deux poids et deux mesures idéologiques, évidemment. La difficulté vient d'apprendre à dissocier Histoire de France et histoire du français. En fait, il n'y a linguistiquement aucune raison de refuser de parler de « français » comme synonyme de la langue d'oïl (autrement dit le diasystème d'oïl) et d'« occitan » comme synonyme de *la* langue d'oc (autrement dit le diasystème d'oc) au X^e siècle. La dénomination par « provençal », longtemps retenue par les philologues, crée une confusion avec la région ; de même

pour « limousin » (cette appellation est due aux Catalans). Le terme d'occitan est le moins ambigu, et le plus exact par son équivalence avec celui de « français ». Pour se débarrasser de l'intrusion idéologique, le plus simple est de parler de « francophones » pour tous les territoires d'oïl et d'« occitanophones » pour tous ceux d'oc.